

trict de Trois-Rivières. Tous deux aussi avaient payé cher ce dévouement à leur parti, car, au lendemain de la victoire des conservateurs, ils avaient été impitoyablement destitués de leurs fonctions. On dit que la parenté du malheur crée des liens chers au cœur humain. En effet, une secrète sympathie nous unissait depuis longtemps. Je pensai que je devais une visite à cet ancien ami de la famille et je pris le parti d'aller renouveler connaissance avec lui dans les bureaux de l'*Électeur*.

L'humble gazette rouge avait ses quartiers sur la rue de la Montagne, vers le milieu de cette côte célèbre qui fait le désespoir des étrangers. Je crus rêver en franchissant le seuil du vaillant organe libéral. Une immense salle aux vitres poussiéreuses, aux coins frangés de toiles d'araignées séculaires, véritable capharnaüm indescriptible, renfermait les divers services du journal, administration, rédaction, impression, expédition. Un vieux paravent décoloré, relique d'un autre âge, séparait Pacaud et le fidèle Barthe du restant des mortels et constituait le sanctuaire éditorial. Le reste était abandonné au factotum chargé de concentrer dans son unique personne les fonctions de distributeur, messager, collecteur, etc., etc..

Dans les coins s'empilaient, sous une couche vénérable de débris de toute espèce, les numéros restant, les échanges et autres reliquats dont la vente formait le plus clair revenu de cet employé multiple.

Pas besoin de caisse ni de coffre-fort. Si, par hasard, un bon vieux rouge s'oubliait au point de venir solder son abonnement, si un veuf éploré venait consacrer quelques sous à la glorification de sa défunte, les fonds avaient vite trouvé place dans la poche de Pacaud, où ils se trouvaient parfaitement à l'aise.

En hiver, la question du chauffage venait un peu compliquer la situation et enfler les frais généraux; mais on trouvait encore moyen d'y faire face. Tous les matins, Pacaud envoyait chercher chez lui le bois nécessaire au maintien d'une température raisonnable et l'on voyait bientôt reparaitre le messenger-administrateur-expéditeur, le nez rougi par la bise, les mains enfouies dans une paire de mitaines oubliées par quelque politicien échauffé, et traînant dans une vieille caisse montée sur deux patins la provision de calorique quotidien.

Et pourtant, c'est dans ce petit bureau que s'écrivaient ces articles fameux qui ébranlaient dans sa base le parti conservateur alors tout-puissant à Québec. C'est derrière le vieux paravent décoloré que les Laurier, les Mercier, les Langelier, les Pelletier (Pantaléon), les Marchand, les Gagnon, les F. X. Lemieux et tant d'autres créaient de toutes pièces ces amères diatribes, ces puissantes philippiques qui allaient droit au cœur des grands du jour et faisaient vaciller leur trône.

Les saisies et les procès qui tombaient dru comme grêle sur le pauvre petit organe libéral ne pouvaient pas étouffer ses cris et ne faisaient qu'exciter sa verve implacable.

Ernest Pacaud était l'âme de ce journal. C'est ce petit diable d'homme qui, doué d'une activité fiévreuse, généreux et dévoué jusqu'à l'excès, mettait en branle toute l'organisation libérale du district de Québec. Malgré son apparente jeunesse, déjà à cette époque Pacaud n'était plus l'un des jeunes du parti. Plusieurs de ma génération seraient peut-être portés à croire qu'Ernest Pacaud n'est qu'un ouvrier de la onzième heure. C'est là une erreur profonde que je tiens à rectifier. Dès sa sortie du collège, en 1867, Pacaud prenait rang parmi les plus vaillants joueurs du parti. La fortune

ne souriait guère au parti libéral il y a vingt-cinq ans. Nous avions été écrasés de Gaspé à Pontiac et il fallait du courage et du cœur pour recommencer la bataille après tous les désastres que nous avions essuyés. La jeune génération ignore peut-être que durant vingt années, de 1867 à 1887, Ernest Pacaud a pris part à toutes les élections fédérales et provinciales, dans les luttes de *hustings*. Il a parlé dans quarante comtés et n'a jamais été choisi que pour les postes difficiles. Nos amis se frottaient les mains d'aise lorsqu'ils voyaient apparaître Pacaud sur le *husting*. C'est qu'il avait la voix très agréable et que son discours était bourré de faits et d'arguments. Sa parole animée, sa verve railleuse et sarcastique désarmaient ses adversaires. Deux fois il brigua les suffrages, à Drummond en 1874, et à Bellechasse en 1882. Il fut défait, mais après des luttes gigantesques. Il a fondé trois journaux, le *Journal d'Arthabaska*, en 1877, la *Concorde*, en 1880, et finalement l'*Électeur*, durant l'hiver de 1880. M. Tarte, le brillant polémiste que l'on sait, écrivait tout récemment encore que M. Pacaud n'était pas, à proprement parler, un journaliste. Il est bon de s'entendre sur ce mot-là. Si journaliste est synonyme de littérateur, M. Pacaud, qui a certainement le talent, n'a pas eu le temps de se consacrer aux études nécessaires pour se faire un nom comme tel. Mais si par journaliste on entend un écrivain au style correct, sans être recherché, très au fait des questions du jour, renseigné sur toutes les choses de la politique, pouvant traiter au jour le jour des sujets variés avec une égale facilité, Pacaud est la quintessence du journaliste. De fait, au point de vue purement politique, je ne sache pas qu'il y ait dans notre province une plume mieux aiguisée que celle de Pacaud. A lui le brillant de la pensée, la soudaineté du trait, l'ardeur de la discussion, la promptitude à juger et surtout l'inaltérable clarté. Ce sont là des qualités qui ont bien leur utilité au sein de la polémique, où il faut toujours se tenir prêt à exécuter non-seulement ce que l'on a résolu de faire, à énoncer ce que l'on s'est promis de dire, mais tout ce que l'imprévu, l'incident, le hasard vous imposent d'exprimer sans préparation, avec exactitude et netteté. Et pour cela, pas de délai. Une heure et une feuille blanche pour exposer la question, dérouler ses raisons et fournir son avis, c'est tout ce que laissent quelquefois les événements les plus importants. Le journaliste de combat n'a pas plus de délai ni plus d'aide et ses idées doivent être évidentes, palpables. Le lecteur doit être en mesure de les saisir à la minute afin d'en faire son profit aujourd'hui, quitte à les oublier demain.

Bien des événements se sont déroulés depuis ma première visite à l'*Électeur*. C'est dans l'antique bureau de la côte de la Montagne que s'est organisée la victoire du 14 octobre 1886. C'est de là qu'est parti le cri de ralliement qui a porté notre parti au pouvoir à Québec. Ayant été à la peine durant les mauvais jours de l'opposition, y a-t-il lieu de s'étonner que Pacaud ait reçu sa part de direction à l'arrivée de son parti au pouvoir? Prodigue de ses services comme il l'a toujours été de sa bourse, M. Pacaud n'a jamais pu refuser à personne son appui et son concours lorsqu'ils ont été sollicités. On lui reprochait, sous le gouvernement Mercier, de tenir l'oreille des ministres et de ne pas la lâcher. Si tous ceux auxquels il a rendu service de cette façon avaient le courage de le défendre, il y a longtemps que cette petite méchanceté serait morte et enterrée.